

Nimzowitsch

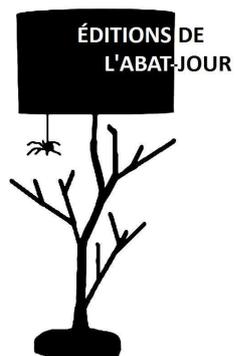
TUER LE TEMPS



ISBN : 979-10-90106-03-1
© Éditions de l'Abat-Jour, 2010

Nimzowitsch

TUER LE TEMPS



On ne devrait jamais s'ennuyer : il n'y a rien de pire que de regarder le plafond, étendu sur son lit, de savoir que l'on doit dormir, que l'on doit se réveiller, et que si l'on reste comme ça longtemps, longtemps sans bouger, notre corps se fondra aux draps à la pâleur de peau, nos cheveux devenus incolores se noieront dans l'insipide blancheur de la taie d'oreiller et l'on dégoulinera comme une plaie blême, séchée, amalgamée au matelas, les yeux dévorés des acariens incapables de se détacher du plafond, rien de pire que de le savoir et de n'en rien faire, s'en satisfaire, ou d'être sous la douche, immobile, paupières closes, les bras ballants, en penchant légèrement la tête pendant que les lignes d'eau brisées jettent une décharge continue dans la tempe, l'oreille, en se disant que la flotte tombera toujours, qu'au bout de plusieurs heures, de plusieurs jours, elle finira par nous ronger, nous corrompre, nous faire pourrir sur place, nous emporter par petits lambeaux moisissés, tourbillonnants, et que sachant cela, le comprenant parfaitement, l'on n'a pour autant aucun désir de bouger, aucune volonté d'enrayer sa propre putréfaction.

L'ennui est le fardeau de l'homme, seul animal à devoir s'accepter et se subir.

Encore. Je ne m'en lasse pas. Pourtant j'agis sans plaisir. À peine dix minutes que j'y suis. Rien ne sort de l'ordinaire. De la poussière accumulée entre les arabesques des napperons, sur les cadres-photos de la commode. Au-dessus une horloge arrêtée. Qui repart. Qui s'arrête. Elles s'arrêtent toujours. Des visages d'enfants. Trois garçons. Aucun homme. Divorcée et rancunière. Les tiroirs refermés, le tapis remis en place. Elle assise sur le fauteuil. Même pas ouvert le placard de sa chambre. Pas envie. Pas le temps. Un crucifix au mur. Une croix d'argent autour de son cou. Je ne veux pas en savoir plus. C'en est déjà trop pour moi. Je ne crois pas en Dieu, au bien, au mal, à la vérité, à l'ordre, à la justice, au progrès ou à la morale : tout cela m'est absolument égal, si bien que je ne vois pas de différence entre Gandhi et Hitler. Former des ascètes. Entasser des cadavres. Du travail à la chaîne. Sans imagination. Dans les deux cas il n'est question que de s'occuper, de tuer le temps, de laisser couler sa vie, de détourner le regard pour ne pas la voir partir. Tout le monde se ment. J'imagine qu'aucun d'eux n'a trouvé de sens à cette répétition acharnée,

perpétuelle, cette mécanique stérile d'hygiène du cerveau. Je ne sais pas si je vaudrais mieux. Je pense toujours à la même chose. Je pense à ce que c'est que d'être morte. Je me suis avancée vers elle, lui ai crevé les yeux avec un de ses couteaux, avant de le lui enfoncer dans la gorge, profondément ; j'ai déposé une page sur la scène de crime, cette fois sur ses genoux, bien en évidence, parce qu'il ne servait plus à rien de se cacher, j'ai enlevé mes gants, les ai rangés dans le sac à main, ai mis un foulard, de grosses lunettes à montures rouges, et suis sortie sans me presser, contrairement aux mauvais assassins qui courent trop, par la porte de devant.

I

Marie poussait le chariot bien rempli dans les rayons trop éclairés du supermarché, encadrée par les piailllements émerveillés de ses deux filles identifiant avec une acuité connue des publicitaires les animaux souriants des paquets de céréales vus à la télévision. Six et huit ans ; l'aînée de douze était au judo, elle irait la chercher peu avant midi. Sandrine, Mélissa et Cécile. Des noms de gamines. De gamines mortes, d'enfants qui ne vieilliront pas. Elles couraient maintenant en quête de *Choco Stick* et de *Neo Pops*, Marie était à la traîne, blanche et maladive, sa peau d'albinos en manque de vitamines dissimulée sous un épais pull chamois.

Les courses du samedi matin avec elles, l'immuable rituel bihebdomadaire, le tendre moment de semi-réunion familiale : elle accomplissait de bonne grâce le sacro-saint cérémonial mercantile, esquissant de maigres sourires aux voisins ou aux parents d'élèves qu'elle croisait. L'enfant était prescripteur, la mère acheteuse : il ne fallait pas déroger à la règle consumériste, s'extraire de la masse en prétendant se soustraire au capitalisme triomphant. Les choses allaient bien comme ça. Les petites avaient changé de rayon, s'épuisaient dans la recherche pathétique de sucre en barre. Après un copain. Des études. Un appartement. Un boulot. Un mari. Une crèche. Un sens à l'existence humaine. Un amant. Un bon toubib. Un cancérologue. Un hospice. Une place dans le caveau de famille. Leurs vies ne seraient qu'une succession de quêtes pathétiques partagée par tous, et c'était mieux comme ça. Marie savait qu'il valait mieux ne jamais rien vouloir d'autre. Autour d'elle, le néant ressemblait à un hangar sans climatisation mal aménagé : tout était terne, fade, industriel, les emballages, les murs, les néons, cette lumière blafarde qui dégouttait sur eux, cette lumière d'hôpital, l'impression d'y être, en sous-sol, d'ouvrir les tiroirs de la morgue, les bacs de surgelés, de faire son choix parmi les macchabées, les pommes-frites, les organes et les poissons panés. Elle continua, prit un paquet de chaque pour ne pas avoir à discuter, regarda sa liste, les retrouva dix mètres plus loin en train de se disputer. Marie reposa les bonbons qu'elles brandissaient, trancha en mettant dans le caddie un troisième sachet format familial qui justifierait leur visite annuelle au dentiste du coin de la rue.

Allez, on continue.

Les chips !

Oui, les chips !

Elles partirent en se chamaillant pour ne pas changer, reviendraient avec des bouts de pommes de terre soufflés et troués, qui coûtaient deux fois plus cher que ceux sans les trous. Tels des castors sucrant les fraises, les vieux radotaient en petits groupes épars, formant des barrages de ferraille à roulettes constituant autant d'arguments imparables en faveur de l'euthanasie des grabataires. Le magasin était très fréquenté le samedi matin, mêlant aux existences mesquines l'arpentant la mesquinerie de ses produits agencés à l'avenant, au mépris de toute cohérence fonctionnaliste : sans autre culture que celle de la consommation, les gens s'agglutinaient sur les promotions comme les fourmis sur des miettes. Ils étaient très contents d'eux-mêmes, pensaient avoir réalisé des affaires. Marie ne voyait rien de vrai, de réel dans ces figures : elles se fondaient aux emballages, aux murs, aux néons. On aurait dit des masques. Du plastique. Elle était certaine qu'aucun d'eux ne pouvait saigner ni émettre de fluides ; ce n'était que du fil de fer rembourré de paille, de pâte à modeler, un travestissement de vie sans chaleur, sans émotion, et elle était là, parmi eux, piégée, prisonnière, comme un samedi sur deux. Elle rejoignit les filles en frissonnant.

On veut ça !

S'te plaît, s'te plaît !

Bon, d'accord pour cette fois.

On embarqua les chips à trous avant de se diriger vers les caisses. Les fillettes sautillaient sur place, s'accrochaient aux barres métalliques proches. Une femme aux mains rouges et baguées entassait ses conserves sur le tapis roulant, Marie remarqua un présentoir à journaux près de son cul énorme qu'une grotesque robe à fleurs n'amincissait en rien. Pas la peine de prendre le journal, elle savait ce qu'elle lirait sur deux colonnes dans les pages de faits divers. Un énième article dépourvu d'information sur la femme divorcée assassinée à son domicile il y a une semaine, à trois cents kilomètres de là : rien de neuf, aucune preuve, aucun indice, un acte horrible, ignoble, odieux, barbare, sordide, crapuleux, infâme, abject, atroce, abominable, monstrueux, terrible, effroyable, voire ignominieux pour le plus littéraire des pigistes locaux. On ne donnerait pas les détails mais elle connaissait l'histoire, ainsi que le profil du criminel en cavale : on recherchait un homme (le

meurtre avait été commis au couteau, ça ne trompait pas), que la victime connaissait (il lui avait crevé les yeux, preuve de son insupportable culpabilité face à un regard familial), probablement condamné par le passé pour attentat à la pudeur ou viol (l'arme enfoncée dans la bouche était un acte sexuel manqué plus qu'évident pour n'importe quelle étudiante à barrette en première année de psychologie). Dans la même rue à l'heure du crime, un livreur de pizzas ayant perdu son chemin dirait avoir vu deux jeunes Noirs à vélo, une femme avec des lunettes et un type en treillis, vieux mais bien conservé quand même puis vachement baraqué et tout genre à avoir un flingue sur lui et qu'avait l'air gavé pas commode. On recherche un militaire à la retraite ou un nostalgique de la Légion étrangère dans l'entourage de la victime, qui l'a vue grandir, un oncle ou un ami du père, adepte vieillissant des stands de tir au casier judiciaire bien fourni. C'était toujours pareil. Du réchauffé. Il n'y en avait pas un pour rattraper l'autre, les témoins étaient aussi mauvais que les enquêteurs et les criminologues. La suite ne faisait pas un pli : les cyclistes afros seraient dénoncés par leurs voisins, avoueraient en garde à vue, prendraient perpétuité sans preuves ni mobile et l'affaire serait classée. À la longue, ça devenait fatigant.

Maman, j'peux prendre ça, s'te plaît, s'te plaît ?

Oui, tu peux.

Et moi, et moi aussi, j'peux ?

Oui. Un chacune. Bonjour.

Marie sourit à la caissière trop maquillée, en sueur sous son uniforme affligeant qui avait sans doute plus fait pour le suicide au travail que les horaires merdiques, le salaire misérable et la suppression des tickets-restaurant, pendant que Sandrine et Mélissa déposaient les pochettes-surprises sur le tapis. Marie vida son panier machinalement. C'était une matinée comme les autres, une de plus, dans ce monde qu'elle vomissait autant que les fêtes nationales, les journées des clowns à breloques et des têtes de nœud défilant sous la pluie. Derrière, en file indienne aux autres caisses, dans les rayons, les gens étaient tous les mêmes, des pantins sans intérêt, parvenant tout juste à assurer leurs fonctions vitales comme respirer, se nourrir et uriner, qui ajoutaient leur indigence à la vacuité de l'époque, ne tentaient rien, ne vivaient rien, ne prenaient aucun risque, ne se rebellaient pas, jamais, ne voulaient rien d'autre que leur petit confort d'insectes peureux, celui qu'on leur promettait depuis toujours, avec de la moquette et du mauvais champagne pour leur anniversaire, n'attendaient de leur existence qu'assez de fric sur leur compte en

banque pour se payer une nouvelle voiture à crédit, des fauteuils en cuir, un écran plasma, avec pour objectif ultime quelques parties de baise jusqu'à trente-cinq ans avant de trouver quelqu'un pour fonder une famille aussi consternante qu'eux, se reproduire à l'identique, se dupliquer, cloner leur insignifiance, se dissoudre lentement dans un travail inepte et crever à la longue dans leurs chambres de vieillards après s'être chiés dessus avec obstination pendant dix ou vingt ans, crever enfin à moins de trois kilomètres de l'endroit où ils étaient nés. La médiocrité répétée à l'infini du genre humain avait fait ce monde désespérant d'ennui.

Marie sortit sa carte bleue, regarda la caissière en feignant l'empathie naturelle pour dissimuler son dégoût. Oui, tout ça était fatigant. La vie était si prévisible.

II

Guide de survie à l'usage des assassins, des violeurs d'enfants et des pilliers de tombes : voilà ce qui va suivre. Inutile de faire de longs discours, je suis une meurtrière. Qui n'a jamais été prise en défaut. Vierge de tout soupçon. Un modèle. Une mère de famille. Quelqu'un de respectable. Si vous lisez ces lignes, vous êtes soit un flic qui a trouvé où je cachais ce cahier, soit une personne quelconque, moins stupide qu'un flic certes, mais qu'on ne paie pas pour perdre son temps ; dans le premier cas de figure, la suite ne vous servira à rien, puisque si vous avez le cahier c'est que je suis morte, dans le second, mes conseils pourraient vous être utiles, et plus tôt que vous ne le croyez.

Par souci de concision, je vous épargnerais le blabla moralisateur, les explications psychologiques vaseuses et les messages d'avertissement niais vous conjurant de ne pas faire lire la somme d'atrocités à venir à vos chiards dont je me fous éperdument : passons aux choses sérieuses. Si vous aspirez à tuer votre prochain, à le torturer patiemment, à étouffer des enfants avec un sac en plastique, à occire, à abattre, à empaler, à poignarder, à mutiler, à démembrer, à égorger, à éviscérer, à défenestrer, à énucléer, à émasculer le cas échéant, à violer votre voisine, son gosse, son chien ou son cadavre, à enfoncer des lames dans la chair des nouveau-nés, à violenter des ancêtres, à faire sauter des crânes, à patauger dans le sang, à y plonger votre visage, à assassiner avec préméditation, à détruire sans raison, à détruire au hasard, à détruire toujours, alors vous êtes au bon endroit. J'ai ce qu'il vous faut ; il suffit de lire et de prendre des notes. Je suis une science de la guerre, l'expérience a fait de moi un maître dans l'art du massacre invisible.

La première fois que j'ai décidé de tuer en laissant une trace, ce devait être il y a sept ou huit ans, après la naissance de Mélissa et avant celle de Sandrine en tout cas, je ne me rappelle plus vraiment. Ce dont je suis sûre, c'est que j'avais choisi *Moravagine* pour commencer. Pas tant pour l'histoire ni pour le style, mais pour le titre : il me semblait que je leur laissais là une indication importante, de nature à les aiguiller sur mon identité, du moins mon sexe et ma profession. Ils n'ont sûrement rien compris. À l'instar de son arme de service et de son insigne, l'inculture de l'agent

de l'ordre est comprise dans sa belle panoplie d'autoritarisme honorable, elle recouvre son infime pouvoir d'une couche de gras et de beaufnerie comme le boyau entoure la viande hachée de n'importe quelle saucisse de barbecue. Les flics adorent les barbecues : ils s'occupent du charbon et de la cuisson, c'est suffisant pour qu'ils ressentent de nouveau ce risible sentiment de puissance des périodes ouvrables, et ce même le week-end et en civil, en short et en tongs au fond de leur jardin. Les flics sont la lie de l'humanité. On laisse des flingues et des menottes à ces dégénérés, réclame des résultats, prône la politique du chiffre : un million de gardes à vue par an pour des taux d'élucidation minables, et ces connards trouvent encore le moyen de porter plainte pour outrage et rébellion, histoire d'arrondir leurs fins de mois. La police est le corps de métier dans lequel l'on commet le plus de meurtres. Sentiment d'impunité. Des voltigeurs tabassent à mort des Arabes, des clodos, des étudiants, prennent de la prison avec sursis, rien que de très normal. On étouffe soigneusement les bavures. Non-lieu. Affaires classées. On est muté. On a droit à une promotion. Si les gens ne tuent pas assez à mon goût, ce n'est pas parce qu'ils aiment leur prochain, respectent la personne humaine, sont emplis de compassion, différencie du premier coup d'œil le bien du mal ou n'en sont pas capables : c'est uniquement parce qu'ils craignent de se faire prendre. Sauf les poulets, ça va de soi. C'est là que j'interviens. Suivez mes conseils, je vous offre un permis de tuer. Vous en ferez bon usage, je me doute bien que vous valez mieux qu'eux.

Je les soupçonne de n'avoir jamais trouvé la page. La première. Je laisse toujours la première page, c'est une signature discrète par procuration. J'ai toujours aimé les incipit, les premières phrases d'un roman suffisaient amplement à le juger, on ne devrait pas se donner la peine d'aller au-delà, on irait directement aux dernières, et tout serait dit. Je l'avais mise dans la commode de sa chambre, le deuxième tiroir si je me souviens bien, entre les sous-vêtements ensanglantés avec lesquels je venais d'essuyer son visage. Je l'avais copieusement balafrée : je m'étais entraînée sur un melon la semaine précédente, pour essayer de trouver les coupures les plus harmonieuses. Je dois avouer que cela paraissait plus joli sur le melon que sur sa figure. J'avais pris le plus grand couteau de sa cuisine, je m'étais mise derrière elle, toujours en vie sur sa chaise, pour éviter les projections, en la tenant par les cheveux de ma main gauche gantée, puis j'avais commencé par une simple croix des vaches, en milieu du front, comme on en faisait aux traîtres dans les polars argotiques du début du siècle. De là j'avais essayé de petites torsades le long de ses tempes, sans

trop y parvenir : j'avais décrit une étoile biscornue sur son nez trop fin pour que ce soit réussi. Elle avait couiné quand j'avais dessiné les hachures sur les joues. C'était de bonne guerre. Ils couinaient toujours à un moment ou à un autre. Je la croyais dans les vapes. J'avais fait le tour pour mieux la voir. Force est de constater que le résultat était décevant. Trop de sang. Un charnier d'opération de chirurgie esthétique, les tracés au couteau noyés par l'hémorragie. J'avais fini en la tailladant, je lui avais crevé un œil sans faire exprès. J'avais aussi coupé une oreille, pour voir. Faire comme Van Gogh. J'avais vu quelques croûtes chez elle. J'avais coupé la droite. Ça saignait pas mal, beaucoup même, plus que je ne l'aurais cru.

Je ne m'étais plus rappelée si c'était la droite ou la gauche pour Van Gogh, je ne m'en souviens d'ailleurs toujours pas. Dans le doute j'avais voulu couper la gauche aussi mais je m'étais ravisée, ça faisait longtemps que j'étais là. Elle tenait encore le couteau, l'autre, le premier, celui avec lequel je lui avais dit de s'éventrer pendant que j'en tenais un sous sa gorge. Cette imbécile ignorait comment. Elle tremblait. Il me semble qu'elle s'était pissée dessus. Tu plantes dans le nombril et tu remontes. Je lui avais dit d'enlever sa nuisette pour que ce soit plus pratique. Elle tremblait énormément. Elle se l'était plantée dans le ventre, avait mordu son bâillon à en chialer. Et puis plus rien. J'avais dû la gifler pour qu'elle se réveille. Il avait tout fallu pour qu'elle remonte la lame sous ses seins qui ressemblaient à des nénuphars, et malgré ça la coupure était loin d'être nette.

Du travail d'amateur, c'était vraiment décevant.

Il était quatre heures du matin dans la cuisine plongée dans le noir. Je ne voulais pas allumer la lumière et être remarquée par des voisins insomniaques. C'étaient les vacances de Pâques, les petites étaient chez leur père pour la semaine ; j'avais pris le train, je m'étais arrêtée dans cette ville. Ça aurait pu être n'importe quelle autre ville. Deux nuits à l'hôtel. J'avais repéré un quartier isolé, tranquille. Une femme seule. Pas de voiture, elle prenait le bus, aucun ballon dans le jardin, et elle revenait toujours avec une demi-baguette. Faut être au bout du rouleau pour acheter des demi-baguettes. Elle avait mal fermé une fenêtre. Dormait au premier. Pas très belle. Quelconque. Je l'avais assommée avec sa lampe de chevet. Pris une poignée de culottes dans la commode. Traînée en bas par les bras. Même pas quarante-cinq kilos. La cuisine. Attaché ses pieds à ceux de la chaise et ceux de la chaise à un de la table, avec de la ficelle ordinaire. J'avais emmené la mienne. Elle en avait aussi. J'avais pris la sienne comme une offrande. Elle s'était réveillée le couteau à la main.

Elle avait penché la tête et c'était fini. Ça valait mieux, je me sentais fatiguée et désespérais d'avoir une idée brillante dans un avenir proche. J'avais mis le second couteau dans son vagin et je lui avais essuyé le visage avec ses dessous. Il y avait beaucoup de sang sur ses cuisses et autour de la chaise. J'étais remontée pour mettre les culottes ensanglantées dans la commode. Et j'avais laissé la première page de *Moravagine* en souvenir. J'étais redescendue. Le sang gouttait encore. J'avais rangé mes gants dans un sac en plastique, remis le béret bleu comme celui des contrôleuses ferroviaires et les lunettes rondes que j'avais en arrivant, et j'étais sortie par là où j'étais venue.

La porte de devant, évidemment.

III

Ben moi je trouve qu'elle écrit pas très bien.

Qu'il écrit. Céline est un homme.

L'adolescente brune aux mèches blondes la regarda d'un air interloqué, déplaçant légèrement son piercing à l'arcade en fronçant les sourcils. Dans la classe la trentaine de pré-beaufs post-morveux fixa Marie de la même manière, comme si elle venait de leur apprendre quelque chose d'absolument stupéfiant.

Louis-Ferdinand Céline, vous en avez jamais entendu parler ?

Les plus concernés, c'est-à-dire les premiers rangs de péronnelles à chignon, secouèrent vivement la tête en faisant les gros yeux. Encore pire que ce qu'elle pensait. Une classe de première littéraire. La meilleure des deux. Et dans le privé en plus. De quoi donner envie de se pendre au premier professeur de Français venu, même d'humeur joviale et non-affublé de dettes, d'une pancréatite ou de gosses autistes manifestant une telle ignorance crasse. Cinq filles de prof dont trois à lunettes, deux de toubib, une de dentiste et une d'oto-rhino, un acnéique, un autre prenant tout en sténo, sept pseudo-lolitas en jupe, une fille aux yeux vairons, une enceinte de deux mois, quatre qui perdraient leur virginité dans le trimestre, une gothique se mutilant les poignets et sept pimbêches étalant leur pauvreté d'esprit sur des blogs saturés de rose, de fleurs blanches et de gouttes de sang pour le côté rebelle : en tout trente-deux gamins, trente-deux morveux à demi analphabètes, aspirant seulement à la normalité, un emploi précaire, du parquet vitrifié dans leur appartement, une famille digne d'un spot de pub pour du lait écrémé, un teckel docile et des rideaux assortis aux coussins du canapé. Voilà l'avenir. Le leur n'était pas brillant.

Au début, Marie avait eu l'impression que sa classe était pleine de délateurs et de fonctionnaires ; plus tard, elle crut fermement que l'intégralité de celles de l'établissement était occupée par des mollusques séniles ratiocinant ; maintenant, elle ne doutait plus que toutes les salles de cours de toutes les écoles du monde soient méthodiquement remplies de cadavres en baggy ou débardeur, munis d'un morceau de métal dans le nez ou à la lèvre supérieure comme une bague d'identification à la

patte d'oiseaux crevés dans du mazout. Ils étaient là. Ils étaient morts. Et elle les surveillait. C'était la même chose tous les jours. Il ne se passait rien. Si seulement l'un d'entre eux avait sorti un pistolet-mitrailleur, un couteau. Elle voyait la suite des événements pendant qu'elle écrivait au marqueur sur le tableau blanc, feignant de transmettre un savoir à des gosses espérant partir cinq minutes en avance pour aller s'envoyer en bande de la poussière de goudron dans les bronches.

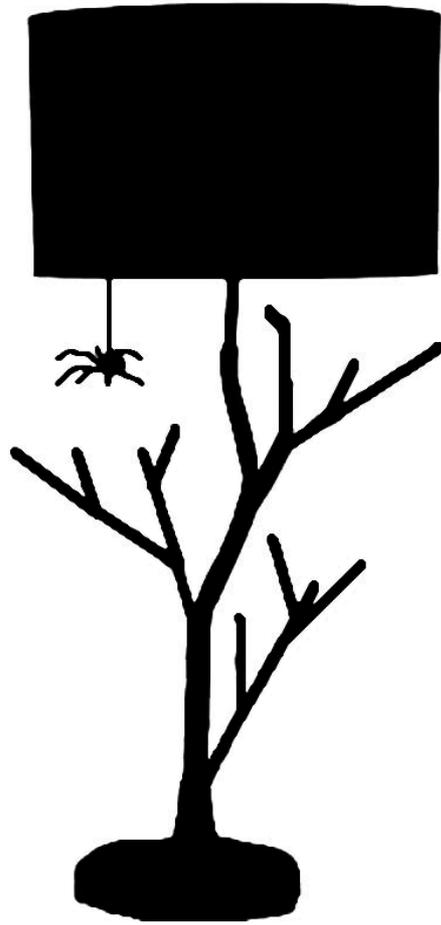
Une fois l'arme sortie, un automatique acheté sur Internet certainement, il y aurait les premières détonations : une fille trop parfaite tomberait de sa chaise, sa chemise noircie de sang, deux balles dans la poitrine. Après ce serait la panique, la bousculade, l'odeur de la poudre, les tirs dans le dos, le chacun pour soi vers la sortie : les chaises, les tables, tout serait renversé, les stylos et les livres finiraient par terre, les pages trempant dans le sang où rouleraient les douilles encore chaudes. Ce serait d'interminables secondes de cris. Personne ne chercherait à désarmer le tueur, un gamin renfermé, taciturne, cliché ambulant s'habillant en noir, en échec scolaire, peu doué en sport, passant son temps devant son ordinateur et admirant pêle-mêle les films de science-fiction commerciaux, les gradés du IIIe Reich et le rock alternatif. Elle s'enfuirait elle aussi, ferait comme les autres ; l'assassin marcherait calmement derrière eux, tirerait avec sang-froid, rechargerait son arme. Ceux qui traîneraient en route seraient abattus de plusieurs balles dans la nuque, la tête, la colonne vertébrale. Il porterait son sac en bandoulière, avec à portée de main des chargeurs, des cocktails Molotov, un couteau de combat acheté dans une brocante, une bouteille d'eau et des barres de céréales aux pépites de chocolat en cas de fringale. Un briquet sans cigarettes attendrait dans sa poche ; on entendrait un bruit de verre brisé et le souffle des flammes. Il y aurait des hurlements et le carrelage luisant derrière elle. Il allumerait des fumigènes, en jetterait dans les couloirs, les salles de classe, avec un peu de chance il y aurait chez les asthmatiques et les dispensés de sport quelques morts par intoxication. Elle n'aurait pas la force de gagner la sortie, se cacherait quelque part en attendant, au fond d'un placard ou dans les toilettes. Vomir. S'essuyer. Attendre. Lire les graffitis au cutter, insultes, slogans, numéros de téléphone, formule mystique — *KK QQ IIII* —, poème romantique raturé. Il n'y aurait plus de bruit. Elle sortirait. Entendrait une déflagration, sentirait une brûlure. Au sol, touchée à la hanche, se retournant sur le côté, elle le verrait sortir de la fumée jaune et bleue, sulfureuse, avancer vers elle, tranquille, horizontal, un couteau à la main.

En réfléchissant bien, Marie devait admettre qu'elle enviait les massacres, les tueries, ces trop rares moments où la vie prenait tout son sens lorsqu'on la détruisait rageusement, que quelque chose de véritable s'ancrait dans le réel. L'homme était une marionnette, il fallait couper les fils pour que le temps de sa chute il prenne enfin vie. Elle écoutait les informations des journaux télévisés comme on parcourt les rubriques nécrologiques, cherchait à satisfaire son quota de morts. Quand elle était seule à la maison, elle riait en entendant que vingt personnes avaient brûlé dans l'incendie d'un immeuble insalubre, que trente autres avaient été emportées par des coulées de boue, que l'explosion accidentelle d'une grande quantité de méthane en avait éparpillé soixante-dix par petits bouts sanglants, que les gens crevaient en permanence, faibles et misérables, crevaient partout sans que cela ne compte, n'ait d'importance, n'affecte le monde pour lequel ils n'étaient rien de plus que des fourmis à écraser une à une, entre le pouce et l'index, ou en groupe, en sautant à pieds joints sur les fourmilières. Elle éprouvait une tendresse particulière pour les attentats kamikazes, dont la beauté hasardeuse lui rappelait en partie son œuvre. Quoi de plus réjouissant que faire sauter un homme, une femme, un enfant, un âne, un vélo, une voiture, un camion ou un zinc entier dans le but de tuer le plus possible, de ne rien laisser d'autre que du chaos et des cadavres derrière soi, les restes de son corps devenus indiscernables ? Il y avait là une manière de nier l'existence, la sienne et celle des autres, qui ne pouvait que susciter l'admiration. Parfois des caméras de surveillance filmaient la scène : on pouvait apprécier les images en noir et blanc, les gens qui marchaient, ne se doutaient de rien, un éclair puis les ruines, le monde balayé, immobile, qui rejetait des dépouilles indistinctes, des corps enlacés, dégoulinants.

Nul événement n'avait été mieux mis en scène que la destruction de tours jumelles, insolemment hautes, que des avions de ligne détournés au couteau-suisse étaient parvenus à annihiler. La mobilisation médiatique avait été telle que c'en était devenu un souvenir collectif, de ceux qui touchaient un pays entier et remplaçaient les photos de famille par des éditions spéciales de six heures où un journaliste se félicitait d'être aussi longtemps à l'antenne, de marquer l'histoire en animant le marathon cathodique inopiné des catastrophes télégéniques. Marie avait trouvé ça infiniment joyeux. Ce qui la divertissait le plus se situait après le crash des avions et avant l'effondrement des tours : tous ces gens en costard qui sautaient du trente-cinquième étage avant de s'écraser pitoyablement, fleurs de chair et de sang sur le trottoir qu'enseveliraient bientôt les gravats, l'avaient autant fait rire qu'un vieux

sketch de *non-sense*. Qu'espéraient-ils en se jetant dans le vide ? S'en sortir ? Survivre ? Passer à la télévision ? Ce geste idiot, à l'absurdité tellement humaine, était ce qu'elle avait vu de plus drôle de toute sa vie, un sommet de dérision et de bêtise dont elle n'avait dès lors plus jamais observé une aussi spectaculaire représentation. Rien de tel n'arriverait désormais. Le monde était trop calme. Il s'habitua à une lente et pénible désintégration. Marie aurait donné cher pour avoir une tragédie bien à elle, sanglante et immédiate, ne serait-ce que pour être confrontée à autre chose. Dix longues minutes de fadaïses approuvées par les directives ministérielles plus tard, en un réflexe ne dénotant pas de l'apathie collective, les trois quarts des élèves avaient rangé leurs affaires en silence lorsque retentit la sonnerie.

À *demain*, dit Marie en se forçant à sourire, *si vous êtes toujours en vie*, compléta-t-elle en pensée sans même s'en rendre compte.



Éditions de l'Abat-Jour

<http://www.editionsdelabatjour.com>